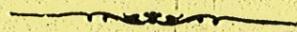


QUATRIEME PARTIE



CONCOURS
DE
L'ACADEMIE
DE L'ILE DE LA RÉUNION
de 1920

1^{er} et 2^{me} Prix : POESIE
1^{er} et 2^{me} Prix : PROSE

CONCOURS DE POÉSIE

PREMIER PRIX

DEVISE :

Les arbres ont des voix que le poète entend.

LES BAMBOUS

*Un long frémissement secouait les bambous ;
Les bambous frissonnaient dans le doux vent qui grise ;
La brise chatouillait avec des rires fous
Les feuilles étouffant leurs rires dans la brise...*

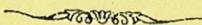
*Un friselis courait dans un bruit de frous-frous
Parmi les tiges d'or s'effarant de surprise ;
Les tiges en tremblant se pâmaient en remous
Et chuchotaient d'amour comme une femme éprise ...*

*La caresse du vent faisait frémir les fûts ;
Et, glissant jusqu'au cœur des feuillages touffus,
Des éclats de soleil riaient en taches blanches ;*

*Les longs fûts affolés se donnaient des baisers ;
Une fraîche chanson voltigeait dans les branches ;
On entendait des pleurs dans quelques troncs brisés...*

Septembre 1919

P. DIJOUX



DEUXIÈME PRIX

A LIA

*Tremblant, un jour j'ai bu tes larmes sur tes yeux ;
Leur saveur embaumée a pénétré mon âme,
Et ta suave haleine a ravivé la flamme
Qui vacillait mourante en mon cœur soucieux.*

*Lia, de tes baisers chastes, délicieux,
Emanaient des senteurs de fraise, de fahame ;
Ton charme, ta candeur m'ont fait rêver de femme,
De sereines amours, de silence et des Cieux...*

*Et je t'aimais !... Pourtant il a fallu me taire
Quand poignante eut sonné l'heure de ce mystère
Qui vint te ravir toute à mon triste destin.
Et tu m'as oublié !... Mais ma lèvre flétrie
Garde encor, sucs de rose entr'ouverte au matin,
Le miel et les parfums de ta bouche fleurie.*

Luciole

(JEAN LÉPERVANCHE)

CONCOURS DE PROSE

PREMIER PRIX

*Fac et spera***Les Roses Jaunes**

(CONTE BLANC)

Au coup de sifflet du train qui sortait du tunnel, Marcelle eut une exclamation : « Déjà six heures, se dit-elle, on ne s'en serait pas douté, avec ce beau soleil éclatant. Je peux tout de même cesser de coudre ». Et lentement, avec un peu de regret, car coudre était pour elle un vrai plaisir, elle plia les morceaux de l'élégante chemisette qu'elle se confectonnait, et rangea soigneusement dans sa boîte à ouvrage ses ciseaux, son dé, ses pelotes de fil.

Debout, dans un bond de chatte, heureuse d'étirer ses membres, immobiles tout l'après-midi, dans son ardeur à coudre, elle jeta sous la fraîche varangue, emplie de capillaires et de fougères, un coup d'œil satisfait, et s'assura que la pièce était rangée et parée pour le retour de son seigneur et maître, qui ne tarderait pas à rentrer.

Mais des roses, placées sur un guéridon, au milieu de la varangue, ne lui paraissent pas assez fraîches, et elle s'en fut dans son jardin se faire un beau bouquet.

Souriante, elle faisait sa moisson fleurie, dont le parfum l'enivrait, et dépouilla de ses plus belles roses un Maréchal-Niel, semblant prendre plaisir à cueillir surtout les roses jaunes de son jardin.

Puis, cette fin d'après-midi étant si belle, elle s'en alla à la terrasse, des roses plein ses bras, composer à son aise son beau bouquet.

A la terrasse, sur cette rue du Rempart, ce fut, comme toujours, pour Marcelle, par les belles journées, un éblouissement. Qu'elle aimait ce paysage délicieux que le soleil couchant inondait d'une lumière dorée et fine !

Devant elle, le Cap Bernard, que l'été revêtait d'une parure nouvelle, parure verte à deux tons, vert sombre des filaos, et vert clair des acacias en gros bouquets ronds, puis, les tribunes du champ de courses, posées, là bas, au pied du rempart, tache blanche de chalet sous les arbres touffus, les mélancoliques mausolées, la silhouette fine de l'Eglise de la Délivrance qui se détachait en gris clair sur l'extrême pointe du cap, et la rivière, qui les séparait, filet d'argent qui brillait au soleil couchant, et le pont du chemin de fer, là-bas, qui se détachait, lui, sur l'immense étendue bleue.

Tout cela avait un charme extrême, et Marcelle ne se lassait pas de contempler, chaque soir, ce coin de montagne, que la végétation luxuriante de son pays, son soleil éclatant, ou les nuées sombres de ses soirs d'été rendaient si changeant, immense tableau, que le plus habile des peintres, pour les yeux dont il bornait l'horizon, transformait chaque soir en une toile toujours nouvelle et toujours parfaite...

Mais, ce soir-là, le regard de Marcelle revint vite à ses fleurs, et, rêveuse, comme une vraie créole, elle se blottit en un coin frais de la terrasse, et contempla ses belles Maréchal-Niel.

Un sourire singulier erra sur les lèvres fraîches de la jeune femme, sourire doux et sourire songeur, sourire de rêve de l'âme qui revient à un passé cher...

C'était, en effet, son enfance, sa prime-junesse que Marcelle revivait, les yeux en apparence fixés sur ses roses jaunes...

Ce qu'elle vit d'abord devant elle, avec les yeux du songe, ce fut un sentier de campagne caillouteux et montant, avec, entre les pierres, des flaques d'une poussière jaune et fine, et, de chaque côté du sentier, des touffes de violettes qui lui avaient fourni tant de ravissants bouquets !

C'était un sentier de son cher Tampon, sentier, tant de fois parcouru, de la Concession, et la merveilleuse campagne emplît soudain les yeux et le cœur de Marcelle. Dieu, qu'elle l'aimait son « pays » ! Toute son île est belle, mais rien n'est plus beau, pour elle, que son Tampon.

Nulle part, lui semble-t-il, la lumière n'est plus fine, les horizons, plus vastes, les collines, plus onduleuses, les hauts sommets, plus imposants, dans leur lointain bleuâtre, et nulle part aussi, dans l'île, une aussi longue étendue de rivage ne se déroule des côtes de Manapany, à la Pointe de l'Etang-Salé, plus varié, plus pittoresque, avec son étincelant ruban d'argent au seuil de l'immense mer bleue....

Et les fleurs donc, les fleurs de son tampon, et ses roses, et ses violettes, dont Marcelle rappelait, et dont elle avait toujours, là-bas, un bouquet au corsage, et ses pois de senteur, aux couleurs si riches, et ses giroflées au parfum troublant ! Et ses jolies villas, entouées sous les massifs fleuris, qui s'égrènent, le long des six-cents, depuis la maison de son cher professeur, près de la Ravine blanche, jusqu'au loin, là-bas, vers le haut-Tampon, de quel côté de l'île en trouvait-on autant à la fois, et d'aussi gaies, d'aussi jolies ? ...

Et les promenades que l'on pouvait faire dans son cher « pays » promenade du soir, sur la ligne, où l'on retrouvait ses amies, comme soi, en marche, ou bien, paresseusement étendues dans les vastes fauteuils des véranda's, promenades rapides, — ou pénibles, il fallait bien se l'avouer, — selon que l'on descendait ou que l'on remontait les sentiers de « traverse », comme la Concession, promenades, enfin, des parties de campagne qui vous menaient vers les pays bleus, là-haut, vers les hauts pitons de la Plaine des Cafres, vers les sources fleuries d'hortensias, vers les genêts d'or, vers les branles sauvages, vers les grands tamariniers de l'Inde, vers les mimosas ombreux, vers les molleux gazons où l'on s'étendait, ravi, ne sentant plus la fatigue des durs sentiers, dans la délicieuse fraîcheur du haut plateau et ses enchantements !...

C'était tout cela que Marcelle revoyait, absorbée, comme elle ne l'avait jamais été jusqu'à ce jour, dans ses souvenirs.

En vain, le soleil, qui se couchait, se faisait, auprès du cap sombre, plus rutilant, plus glorieux, en vain, le ciel se teintait, ce soir-là, des plus délicates nuances de mauve, de rose clair, de ce vert délicat qu'elle aimait tant, retenue par un fil mystérieux la pensée de la jeune femme ne quittait plus le pissé.

Et, dans ce cadre unique, merveilleux, qu'était son cher Tampon, le souvenir d'une idylle, jeune et fraîche comme une aurore vient se poser.

Marcelle avait quinze ans. Depuis dix mois, elle se trouvait loin de son village et loin des siens. Les quatre murs d'un « emplacement » de la ville bornaient son horizon. Plus d'espace plus d'air pur, plus de violettes, plus de courses folles dans les sentiers rocailleux. Elle se faisait difficilement à cette vie nouvelle du pensionnat. Heureusement, elle aimait l'étude, et ses compagnes étaient charmantes ; celles de sa classe étaient pour la plupart plus âgées qu'elle, des jeunes filles déjà. Un soir que Madame la directrice était très occupée, à l'installation, au grand dortoir, d'une nouvelle pensionnaire, une des grandes, Lucy se leva, et, au tableau noir, de sa plus belle écriture, traça le nom de ses compagnes, avec, en regard . . . , un nom masculin . . . Très amusées, les grandes riaient.

« Tu vas te faire attraper, Lucy, Madame Harléaux arrive ».

— Et puis disait un autre, tu te trompes, l'amoureux de Jeanne, ce n'est plus Pierre, c'est Guy ».

L'espiègle Lucy effaçait un nom, en ajoutant d'autres, et la liste s'allongait.

« A toi, Marcelle, cria-t-elle, quel nom faut-il écrire ? »

Une amie de Marcelle, Amélie, à qui elle avait parlé des cousins qu'elle avait au Tampon, n'hésita pas, et lança à Lucy « Paul ».

Marcelle rougit. C'était l'aîné, celui qu'elle préférait.

Aux vacances suivantes, lorsqu'elle le revit, Marcelle rit de bon cœur en pensant à la plaisanterie de Lucy. S'il sa-

vait, pensait-elle, qu'on a fait de lui mon amoureux
Devant son air amusé, Paul, intrigué, la questionna : « J'ai ri, à cause d'une plaisanterie faite au pensionnat, mais je ne vous la conterai pas ».

Paul ne put en savoir plus long.

Il était de deux ans plus âgé qu'elle, et c'était un beau garçon déjà pour ses dix sept ans. Comme Marcelle il avait lui aussi, quitté sa chère campagne pour continuer ses études à St-Denis. Intelligent et doux, fort bien élevé, il s'entendait tout à fait, comme ses frères d'ailleurs, avec sa petite cousine Marcelle.

Les parents étant liés des solides liens de la famille créole ; les enfants le furent aussi. Une éducation, des goûts, des situations presque semblables firent encore plus unis cousin et cousine.

Enfants, ils jouaient ensemble à la poupée, ou gambadaient follement dans d'interminables parties de « loup » ou de cache-cache.

Mais, tout d'un coup, aux premières vacances de leur vie de pensionnaires, les sentiments d'amitié furent plus marqués entre Paul et Marcelle. Ils étaient toujours ensemble. Leçons, devoirs, lectures, interminables parties de dames, tout les réunissait. Les parents sourirent, les jeunes frères, espiègles, s'amuserent, et les petites amies plaisantèrent. On les appelait : « Paul et Virginie », « St-Roch et son chien », « Le lapin et la Sarcelle ». Eux, riaient. Que leur importaient les taquineries ! Ils étaient si bien ensemble. C'était si amusant de faire, à deux, les devoirs de vacances, de se faire réciter mutuellement des leçons, de trouver la réponse d'un insoluble problème, de lire ensemble « Le lac Ontario », « Le coureur des bois », ou « Le Secret de la vieille demoiselle ».

Séparés pendant le temps des classes, à St-Denis, ils ne s'apercevaient que rarement, pendant une promenade ou à une sortie des vêpres, à la Cathédrale, mais les vacances les ramenaient l'un près de l'autre, plus fidèles, plus unis.

Et, entre eux, ce fut, un jour, l'éclosion d'un premier rêve, blanc papillon d'amour, qui essaye ses frêles ailes entre deux âmes jeunes et pures. Jamais, entre eux, l'aveu ne fut fait, de cette première lueur, de cette première clarté d'amour,

mais, sans doute, chacun la sentit, et Marcelle, en tout cas, était trop sincère pour ne pas se l'avouer, et trop femme déjà, pour n'en être pas charmée.

Rien ne fut, en apparence, changé dans les rapports du cousin et de la cousine. Ils ne se recherchèrent pas davantage, et le fraternel baiser qu'ils échangeaient lorsqu'ils se retrouvaient et se quittaient ne fut pas plus affectueux. Il fut, au contraire, plus bref et plus léger. L'éveil de l'amour rendait Marcelle plus réservée, et Paul eût cru commettre une indécatesse, une grossièreté qu'un garçon bien élevé ne pouvait se permettre, en empiétant sur ces fraternelles habitudes.

Mais les problèmes les passionnèrent moins, et ils se découvrirent tout à coup un goût très vif pour la poésie. Victor Hugo, Musset, Lamartine surtout, prêtèrent à leurs jeunes âmes leurs plus beaux chants, et une de leurs meilleures joies fut de découvrir, l'un pour l'autre, les vers les plus beaux et les sentiments les plus tendres.

Cette exquise floraison d'amour blanc, que jamais un mot, jamais un geste, ne ternit, dura plusieurs années, et les amena au seuil de la vie. Paul, un beau jour, fut bachelier, et Marcelle, munie de son brevet supérieur.

« Or, qu'advint-il, je le dirai sans rire », eût pu dire en ce moment, la jeune femme, tout comme dans la chanson, en continuant à revivre son passé de jeune fille, car un souvenir qu'elle n'évoquait jamais sans émotion venait se placer après ses derniers examens.

— Marcelle a dix-huit ans, et elle danse, un soir, éperduement, car elle adore danser, à St-Denis, chez des amis. C'est une « sauterie » intime, où jeunes gens et jeunes filles, qui se connaissent presque tous depuis l'enfance, s'appellent familièrement par leur nom et où règne la meilleure gaîté du monde. Un jeune homme brun à la moustache finement relevée, aux beaux yeux noirs, avec lequel elle a souvent dansé pendant la soirée, vient lui demander une valse. Encore essoufflée par un endiablé quadrille, Marcelle lui dit en souriant : « Je me demande si ce sera possible, de valser encore ! Voyez en quel état m'a mis votre quadrille ! »

Mais lui, lui prenant la main, sans façon, tandis que ses yeux noirs, caressants et doux, s'appuient sur ceux de Marcelle, l'attire à lui, en lui disant : « C'est la dernière, vous ne

pouvez pas me la refuser ! » Et Marcelle docilement comme si, en effet, elle ne pouvait pas la lui refuser, se lève, et met, dans la main brune et forte, sa frêle petite main blanche

Le piano joue une valse lente, d'une douceur exquise, et Marcelle se sent emportée loin, très loin, vers je ne sais quels pays de rêve, jamais entrevus . . . La tête lui tourne un peu, mais un bras solide la soutient, et elle sent qu'elle ne peut pas tomber tant que ce bras la gardera . . . Elle valse, elle valse, comme en un rêve . . . A-t-elle jamais valsé ? Pour un peu, elle affirmerait, de bonne foi, que c'est la première fois qu'elle valse, et que cet air, elle l'entend pour la première fois . . .

— Est-ce vrai, Marcelle, que vous quittez la campagne, et que vos parents doivent tout prochainement s'installer à St-Denis ? lui dit Jean Héliot, dans un moment où il a ralenti l'allure de sa valse. — Oui, nous nous installerons à St-Denis à la rentrée, répond-elle. L'éducation des jeunes frères l'exige. — Et pendant ces dernières vacances au Tampon vous ne serez plus qu'à votre campagne, que vous aimez tant, Marcelle, et vous n'aurez pas une seule pensée pour personne, pour rien ? dit-il, resserrant, sans qu'il s'en rendit compte, peut-être, son étreinte.

Marcelle, troublée, éluda la réponse.

« Nous ne serons pas au Tampon pendant les vacances, dit-elle. Maman souffre de rhumatismes et le docteur lui a ordonné une saison à Cilaos. — Ah ! tant mieux, dit Jean, et il semble à la jeune fille que les yeux noirs, tout près des siens se font plus doux, et, de nouveau, la valse les entraîne de son rythme troublant. . . .

Marcelle haletait légèrement quand le piano se tut. La tête lui tournait positivement pendant que Jean la reconduisait à sa place. Souriant pour dissimuler ce léger malaise, elle le remercia d'un sourire pendant que lui penché vers elle, pour lui dire adieu, car la soirée prenait fin, lui répétait : « A bientôt, Marcelle, à octobre ? »

Le lendemain, la jeune fille quittait St-Denis ; assise près de la portière du wagon, son regard embrasse la coquette

petite ville enfouie sous la verdure, et elle éprouve, à la quitter, un singulier regret...

Mais le train entre dans le tunnel, et elle ferme les yeux, comme pour échapper au bruit infernal et à l'âcre fumée.

Alors, lentement, devant ses yeux clos, une image se dessine... C'est une figure d'homme, et cet homme a des moustaches noires, finement relevées, de beaux yeux noirs, caressants et doux, et il parle à Marcelle avec une singulière autorité !

Elle n'a fait que traverser le Tampon, en quittant St-Denis, pour se rendre à Cilaos. Elle n'y a pas vu Paul, retenu, pour affaires, à St-Pierre. Arrivée à Cilaos, dans le silence et le recueillement de la campagne, au pied des grands monts, Marcelle comprend qu'elle aime, qu'elle aime pour la première fois, de tout son cœur, de toute son âme... En elle, c'est un rayonnement très doux, et à cette clarté de l'amour vrai, elle comprend qu'elle n'a pas aimé Paul, pas plus que Paul ne l'a aimée, qu'ils ont joué aux amoureux, tous deux, en enfants, qu'elle gardera un souvenir très doux de cette ombre d'amour, mais que son cœur appartient tout entier à Jean...

Comment cela s'est-il fait, Marcelle ne saurait le dire. Certes, elle connaît Jean depuis longtemps. Elle sait qu'il est excellent garçon, bon fils, bon frère, qu'il est très intelligent, qu'il a surtout un très aimable caractère et qu'on apprécie beaucoup son entrain et sa gaieté. Mais il ne l'avait pas, jusqu'à ce jour, recherchée plus que les autres jeunes filles de sa connaissance, et elle, toute à son rêve blanc, n'avait eu de pensées que pour son cousin Paul. Alors, pourquoi, tout d'un coup, le soir de cette petite « sauterie » a-t-elle senti qu'il l'a remarquée entre toutes ? Pourquoi, pendant cette dernière valse, ce délicieux émoi, ce vertige qui l'a saisie entre les bras de Jean ?

Mystère, mystère d'amour que Marcelle ne peut pénétrer, mais auquel elle s'abandonne, ravie, avec toute sa foi, toute son âme...

Et, tout un mois, à Cilaos, sous les pins odorants, dans

les frais sentiers que les aubépines en fleurs embaument, au bord des claires rivières, au pied des grands monts, Marcelle a promené son jeune amour, silencieuse, recueillie, sentant d'instinct que la vie se ferait désormais plus grave pour elle...

Au retour, elle a revu Paul, au Tampon, et, lorsqu'ils ont échangé les fraternels baisers habituels, elle a, plus que jamais, compris que l'amour n'avait pas jailli et ne pouvait jaillir entre eux...

— Des années ont passé. La famille de Marcelle s'est établie à St-Denis, et ils ne sont plus que rarement retournés au Tampon.

Paul s'est marié à une charmante jeune fille de St-Joseph et Marcelle elle-même, deux ans plus tard, a épousé Jean.

Mais la veille du jour où, songeuse, elle revoyait en un moment toute sa vie écoulée ; pour la première fois depuis son mariage, Marcelle a revu Paul. De passage à St-Denis il n'avait pas manqué de venir la voir, et elle en avait été tout heureuse, car elle l'aimait réellement comme un frère.

Dans son jardin, Paul lui avait demandé une bouture de roses jaunés en lui disant qu'elles étaient ses roses préférées. Voilà pourquoi, tout à l'heure, Marcelle a cueilli surtout, les roses jaunes de son jardin. En souvenir de son cousin Paul, elle aussi les aimera.

C'est qu'elle n'est plus la petite fille candide d'autrefois.

Elle sait aujourd'hui, combien il y a de choses laides dans le cœur des hommes, et, pour la première fois, elle comprend qu'elle doit à son cousin une grande, bien grande reconnaissance. Toujours, elle lui saura gré d'avoir été pour ses jeunes années le compagnon élevé et délicat qui l'a menée pure, au seuil de l'amour, de la vie...

Le soleil s'est couché derrière le cap Bernard. C'est la fin d'un beau jour. Marcelle, l'âme pleine de sa longue songerie ; jette sur le paysage attristé un dernier regard... Mais une vibrante sonnerie du barreau la fait tressaillir. Elle a pris à pleines mains ses roses et s'est élancée au de-